

Les marques d'africanité dans *Meursault contre-enquête* de Kamel Daoud

La mémoire collective en question

Marks of Africanness in Kamel Daoud's *Meursault contre-enquête*

Collective Memory in Question

Dr Mohammed BEBBOUKHA

Auteur correspondant, Labo. Lefeu-E1572302 — PRATU, Université Kasdi Merbah (Algérie), bebboukha@gmail.com

Dre Nour Elhouda DELHOUM

Labo. Lefeu-E1572302 — PRATU, Université Kasdi Merbah (Algérie),
delhournourelhouda4018@gmail.com

Soumission : 15.04.2025 – Acceptation : 21.07.2025 – Publication : 25.07.2025

Résumé — L'africanité se définit comme un ensemble de caractéristiques culturelles, historiques et sociales propres aux peuples africains. Dans le contexte postcolonial, elle se manifeste fortement dans la littérature maghrébine, notamment à travers la mémoire collective, l'oralité et les traditions locales. *Meursault, contre-enquête* de Kamel Daoud incarne cette dynamique en offrant une réécriture de *L'Étranger* de Camus, où la voix du frère de la victime arabe, jusque-là anonyme, est réhabilitée. Le roman devient ainsi un acte de réappropriation identitaire et historique, dénonçant l'effacement des colonisés dans les récits dominants. L'étude menée adopte une approche qualitative, fondée sur l'analyse textuelle et l'interprétation thématique du roman. Elle s'intéresse à la présence de l'oralité, à la transmission de la mémoire collective et aux références culturelles nord-africaines. En mobilisant des théories postcoloniales, l'analyse montre comment Kamel Daoud inscrit une perspective africaine dans son récit. L'écriture devient alors un moyen de résistance, de préservation de la mémoire et d'affirmation identitaire. Dans *Meursault, contre-enquête*, Kamel Daoud s'oppose à l'oubli et à l'indifférence présents dans *L'Étranger* de Camus. En réécrivant l'histoire du meurtre de l'Arabe, il redonne une voix à Moussa, figure effacée par le récit colonial. Le roman valorise l'oralité et la mémoire collective, éléments essentiels de l'africanité, inscrivant le récit dans une tradition postcoloniale plus large. À travers une langue française hybridée et des lieux symboliques comme la ville, la mer ou le cimetière, Daoud interroge l'héritage colonial et affirme une identité africaine enracinée dans la mémoire. L'étude met en avant l'africanité comme clé d'interprétation du roman, en s'appuyant sur la mémoire, la tradition orale et la culture nord-africaine. Enfin, elle ouvre des pistes de recherche sur le rôle de l'espace

Les contenus de la revue **Paradigmes** sont mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution – Pas d'Utilisation Commerciale – Pas de Modification 4.0 International (CC BY-NC-ND 4.0).



comme porteur de mémoire et de sens postcolonial dans la construction de l'identité africaine.

Mots-clés : *africanité, mémoire collective, oralité, réécriture postcoloniale, identité.*

Abstract — Africanness is defined as a set of cultural, historical, and social characteristics specific to African peoples. In the postcolonial context, it is strongly manifested in Maghreb literature, particularly through collective memory, orality, and local traditions. Kamel Daoud's *Meursault, contre-enquête* embodies this dynamic by offering a rewriting of Camus's *L'Étranger*, in which the voice of the Arab victim's brother, previously anonymous, is rehabilitated. The novel thus becomes an act of identity and historical reappropriation, denouncing the erasure of the colonized in dominant narratives. This study adopts a qualitative approach, based on textual analysis and thematic interpretation of the novel. It focuses on the presence of orality, the transmission of collective memory, and North African cultural references. By mobilizing postcolonial theories, the analysis shows how Kamel Daoud inscribes an African perspective in his narrative. Writing thus becomes a means of resistance, preservation of memory, and affirmation of identity. In *Meursault, contre-enquête*, Kamel Daoud opposes the forgetting and indifference present in Camus's *L'Étranger*. By rewriting the story of the Arab's murder, he gives voice to Moussa, a figure erased by the colonial narrative. The novel values orality and collective memory, essential elements of Africanness, placing the story within a broader postcolonial tradition. Through a hybridized French language and symbolic places such as the city, the sea, and the cemetery, Daoud questions the colonial legacy and affirms an African identity rooted in memory. The study highlights Africanness as a key to interpreting the novel, drawing on memory, oral tradition, and North African culture. Finally, it opens up avenues of research on the role of space as a bearer of postcolonial memory and meaning in the construction of African identity.

Keywords: *Africanness, Collective Memory, Orality, Postcolonial Rewriting, Identity.*

« Que font Camus, Malraux, Koestler, Rousset, etc., sinon une littérature de situations extrêmes ? Leurs créatures sont au sommet du pouvoir ou dans des cachots, à la veille de mourir, ou d'être torturés, ou de tuer; guerres, coups d'État, action révolutionnaire, bombardements et massacres, voilà pour le quotidien. **À chaque page, à chaque ligne, c'est toujours l'homme tout entier qui est en question** » (Sartre, 1948, p. 327).

« **On ne se livrera jamais assez au travail passionnant qui consiste à rapprocher les textes** » (Yourcenar, 1982, p. 530).

Introduction

L'*africanité*, en tant que concept culturel et identitaire, se manifeste à travers diverses expressions littéraires et artistiques. Elle fait référence aux caractéristiques culturelles, historiques et sociales qui forment l'identité africaine. Elle inclut les héritages, les traditions ainsi que les expériences communes vécues par les peuples du continent africain.

Dans le contexte postcolonial, la littérature maghrébine s'impregne de cette africanité en mettant en avant des éléments tels que : la mémoire collective, l'oralité et les traditions locales.

Meursault, contre-enquête de Kamel Daoud, en réponse à *L'Étranger* d'Albert Camus, s'inscrit pleinement dans une démarche littéraire et historique de réappropriation. Loin de se contenter de reprendre l'histoire du meurtre de l'Arabe, Daoud transforme le récit en une puissante réflexion sur la mémoire, l'identité et les silences de l'histoire coloniale.

À travers la voix du frère de la victime, l'auteur réhabilite les voix des oubliés, ceux qui ont été effacés par les récits dominants, en particulier ceux de la colonisation. Ainsi, l'œuvre offre non seulement une réinterprétation du célèbre roman de Camus, mais aussi un acte de résistance contre l'amnésie collective et l'injustice historique.

Ce roman redonne une identité et une histoire à Moussa, personnage jusque-là anonyme dans le récit de Camus où le portrait du colonisateur précède celui du colonisé.

« Le colonisé est dans une situation de dépendance permanente. Il est défini non par lui-même mais par rapport au colonisateur » (Memmi, 1957)¹.

Cette idée rejoint l'effacement du personnage de Moussa dans *L'Étranger* et sa réhabilitation par Kamel Daoud.

L'objectif de notre étude est d'examiner les marques d'africanité dans *Meursault, contre-enquête* en mettant en lumière les mécanismes de transmission orale de l'histoire, le rôle de la mémoire collective et l'intégration des références culturelles spécifiques à l'Afrique du Nord.

1. Méthodologie

Pour mener cette étude, nous avons adopté une approche qualitative reposant sur l'analyse textuelle et l'interprétation thématique du roman *Meursault, contre-enquête*.

Cette méthodologie nous permet d'identifier les différentes dimensions de l'appartenance à l'Afrique par l'intermédiaire d'une lecture approfondie des éléments narratifs et stylistiques du texte.

Tout d'abord, nous avons procédé à une analyse des structures discursives du roman afin de repérer les traces de l'oralité et leur impact sur la transmission de la mémoire collective. Ensuite, nous avons étudié la représentation des traditions culturelles et linguistiques spécifiques à l'Afrique du Nord, en mettant en évidence les références aux pratiques sociales, aux

¹ Albert Memmi est un auteur et sociologue de nationalité tunisienne, reconnu pour ses travaux sur la colonisation et l'identité. Son ouvrage majeur, *La domination* (1957), est un texte fondamental dans la réflexion sur la colonisation et ses impacts sur les relations entre colonisateurs et colonisés.

croyances et aux rituels décrits dans le récit. Par ailleurs, nous avons confronté notre analyse aux théories postcoloniales et aux études sur la littérature maghrébine afin de mieux situer le roman dans son contexte historique et culturel. De plus, et afin d'élargir notre réflexion sur la manière dont la littérature contemporaine maghrébine exprime l'africanité et la mémoire postcoloniale nous avons pris en considération l'apport de certaines œuvres littéraires abordant des thématiques similaires.

Cette approche nous a finalement permis de mieux saisir la manière dont Kamel Daoud déconstruit et réécrit le roman de Camus afin d'y inscrire une perspective africaine. Cette étude s'est appuyée ainsi sur une approche analytique des différentes manifestations de l'africanité dans le roman, en explorant les thèmes de l'oralité, de la langue, et de la mémoire historique. En mettant en lumière ces éléments, nous avons cherché à démontrer que l'africanité est une notion vivante, offrant à l'auteur africain la possibilité de résister à la domination coloniale. Par le biais de l'écriture, il parvient à préserver la mémoire collective et à affirmer son identité.

2. Résultats et analyse

2.1. Transmission orale de l'histoire et mémoire collective

L'oralité et la mémoire collective occupent une place centrale dans le récit africain en général et dans ce récit en particulier. Le narrateur se fait le porte-voix de son frère Moussa, dont l'histoire a été effacée. Ce besoin de raconter s'inscrit dans une tradition africaine où la mémoire se transmet de génération en génération.

Selon Kamel Daoud, « *un homme qui boit rêve toujours d'un homme qui écoute* » (2013, p. 10). Cette phrase souligne l'importance des espaces de discussion et de transmission orale, essentiels à la préservation des récits et de la mémoire collective. Elle rappelle aussi la place privilégiée de l'oralité dans les sociétés africaines, où l'histoire se perpétue d'une génération à l'autre à travers la parole, notamment dans les cafés et les cercles de discussion. De plus elle marque le besoin de s'écouter et d'échanger sur le quotidien et l'histoire, un besoin qui se manifeste également dans ce passage :

« ... je suis là, assis dans un bar, à te raconter cette histoire que personne n'a jamais cherché à écouter, à part Meriem et toi, avec un sourd-muet pour témoin » (Daoud, 2013, p. 86).

D'ailleurs les conteuses africaines, gardiennes de la mémoire, préservent les récits en perpétuelle transformation, à l'image de la figure de M'ma, dans *Meursault, contre-enquête*, qui raconte, selon l'auteur, de nombreuses versions de l'histoire de Moussa.

Cette mémoire collective se reflète également dans les rituels de deuil et l'attachement aux ancêtres :

« Nous allions rendre visite à la tombe vide de Moussa. M'ma pleurnichait, je trouvais ça déplacé et ridicule puisqu'il n'y avait rien dans ce trou » (Daoud, 2013, p. 10).

Même en l'absence d'un corps, la pratique du deuil persiste, ancrée dans les traditions algériennes. La mère réclame vengeance pour son fils, illustrant l'honneur familial et la justice populaire comme fondements de la mémoire collective.

« J'admire ta patience de pèlerin rusé et je crois que je commence à bien t'aimer !
Pour une fois que j'ai l'occasion de parler de cette histoire... » (Daoud, 2013, p. 33).

La transmission orale des récits est donc une caractéristique forte des sociétés africaines, notamment en Afrique du Nord. Le narrateur insiste sur le besoin de raconter, de témoigner, ce qui reflète une tradition de mémoire collective où l'histoire est partagée et préservée par la parole plutôt que par l'écrit. Le personnage de Moussa fait partie d'une tradition orale africaine où les récits se transmettent, évoluent avec le temps. Sa mémoire n'est pas figée dans un texte, mais se garde vivante à travers la parole et les récits qui changent selon ceux qui les racontent.

2.2. La langue et l'oralité comme éléments d'africanité

Bhabha, dans *The Location of Culture* (1994)² pense que la mémoire ne se limite pas à un simple souvenir mais nécessite une transmission active, notamment par l'oralité, comme c'est le cas dans le roman *Meursault, contre-enquête*.

Daoud parle de la langue qui, tout comme l'architecture, fait partie de l'héritage colonial que l'on peut s'approprier et transformer. Il évoque ainsi l'idée de « *prendre une à une les pierres des anciennes maisons des colons et en faire une maison à moi, une langue à moi* » (Daoud, 2013, p. 7). Cela illustre comment la langue du colonisateur est réappropriée pour raconter l'histoire des colonisés, devenant ainsi un acte de résistance et de reconstruction identitaire. Il ajoute :

« Mon apprentissage de la langue sera ainsi marqué par la mort » (Daoud, 2013, p. 76).

En Afrique, la transmission du savoir et de l'histoire repose souvent sur l'oralité, ce qui met en évidence le double rôle de la langue française : *à la fois outil de pouvoir et vecteur de mémoire, elle permet de réécrire une histoire longtemps occultée*.

De plus, la référence aux *Mille et Une Nuits*, – dans cette phrase : « *une sorte de Mille et Une Nuits du mensonge et de l'infamie* » (Daoud, 2013, p. 76) –, renvoie à la tradition orale maghrébine et africaine où les récits se construisent et évoluent au fil du temps.

2.3. Le quotidien algérien et ses repères culturels

Le récit se déroule dans une ville algérienne animée, avec ses rues bruyantes, ses marchés remplis de monde et ses cafés où les habitants se retrouvent. À travers des personnages comme *El-Hadj*, le pèlerin de nom seulement, ou le Marocain avec son *café El-Blidi*, (Daoud, 2013, p. 16) on découvre la diversité et la vie quotidienne en Algérie. L'honneur des femmes et la jalousie amoureuse sont présentés comme des sujets importants dans la société, marqués par des règles et des traditions.

Cet univers est aussi représenté par des objets et des symboles forts, comme *la lampe à pétrole*, *les tatouages de Moussa* : *Echedda fi Allah*, *Marche ou crève*, *Tais-toi* (Daoud, 2013, p. 18) ; *le haïk de M'ma* ou encore le couscous servi lors des condoléances, qui rappellent les traditions du pays. Enfin, les surnoms et les mots déformés comme *Sbagnoli*, *El-Bandi* ou

² « *The past is not simply there in memory; it must be articulated to become memory.* »

Sale mano (Daoud, 2013, p. 31) montrent comment la langue française a été adaptée par le peuple algérien dans son quotidien.

2.4. Spiritualité, topographie et imaginaire collectif

La religion et les croyances populaires traversent le récit, renforçant la dimension mystique de l'africanité.

« M'ma prononça le nom de Sidi Abderrahmane et plusieurs fois le nom de Dieu » (Daoud, 2013, p. 32) – il s'agit d'une référence à un saint vénéré en Algérie, symbole de la spiritualité populaire.

La vision du cimetière *El-Kettar*, « *habité par des fuyards et des ivrognes* » (Daoud, 2013, p. 34), traduit à la fois la mémoire collective et une critique de la dégradation du patrimoine.

« *La mer vous mangera tous !* » (Daoud, 2013, p. 32).

Cette malédiction prononcée par la mère évoque un imaginaire collectif où la mer est perçue comme une force à la fois nourricière et destructrice.

« Elle marcha sans relâche, passant par un cimetière, un marché couvert, dépassant des cafés, une jungle de regards et de cris, des klaxons » (Daoud, 2013, p. 31).

Cette description vivante de la ville traduit l'effervescence des rues algériennes.

« Le tout se résume aux trois grands lieux de ce pays : la ville – celle-là ou une autre –, la montagne – où l'on se réfugie quand on est attaqué ou qu'on veut faire la guerre –, le village, l'ancêtre de tout un chacun » (Daoud, 2013, p. 32).

Cette organisation spatiale évoque les structures sociales traditionnelles nord-africaines. Le village représente l'ancrage aux racines, la montagne est un refuge historique, notamment pendant la guerre d'indépendance, alors que la ville symbolise le contact avec la modernité.

2.5. Figures de conteurs et intégration de la chanson populaire

La figure de *M'ma*, qui raconte mille versions de l'histoire de Moussa, rappelle les conteuses traditionnelles qui perpétuent la mémoire à travers des récits changeants.

« M'ma avait mille et un récits et la vérité m'importait peu à cet âge » (Daoud, 2013, p. 16).

Comme dans les sociétés africaines où la figure maternelle joue un rôle central dans la transmission du savoir et des légendes, M'ma garde vivante la mémoire de son fils en la réinventant.

La mémoire des Anciens est également une base fondamentale de l'oralité africaine, où les Ancêtres ne sont pas simplement des figures du passé, mais des guides présents à travers le récit. « *Les fils du gardien* », une référence au rôle des Ancêtres comme protecteurs, veilleurs d'une identité transmise malgré l'oppression (Daoud, 2013, p. 32).

De plus l'intégration d'une chanson populaire en dialecte algérien ancre le récit dans une africanité spécifique.

« Malou khouya, malou majache. El b'har eddah âliya rah ou ma wellache » (Daoud, 2013, p. 38).

La mer, souvent symbole de séparation et d'exil, devient dans ce contexte, le témoin silencieux de la disparition d'un frère, ce qui rappelle les récits de l'immigration, de la perte et de l'attachement à la terre natale.

L'insertion d'un chant en dialecte algérien montre ainsi la survivance d'un patrimoine oral où la chanson est un moyen de raconter la douleur, l'exil et la perte, renforçant alors la dimension collective du souvenir.

2.6. Mémoire collective et colonialisme

Chez Daoud, l'histoire de Moussa est centrale : son nom est rétabli, son meurtre ne peut pas être réduit à un simple fait divers. La restitution du nom de Moussa s'inscrit dans une démarche de réhabilitation d'une mémoire niée, typique des récits postcoloniaux cherchant à redonner une voix aux oubliés de l'Histoire.

« Nous allions rendre visite à la tombe vide de Moussa. M'ma pleurnichait, je trouvais ça déplacé et ridicule puisqu'il n'y avait rien dans ce trou » (Daoud, 2013, p. 33).

Même sans corps, le rituel du deuil persiste, illustrant l'importance de la mémoire dans la culture algérienne où l'absence d'un être cher ne signifie pas son oubli.

« Il y a, partout dans ce pays, des cimetières d'étrangers dont le calme herbager n'est qu'apparence. Tout ce beau monde jacasse et se bouscule pour tenter sa résurrection, intercalée entre la fin du monde et un début de procès. Y en a trop ! Beaucoup trop ! Non je ne suis pas ivre, je rêve d'un procès, mais tous sont morts avant, et j'ai été le dernier à tuer » (Daoud, 2013, p. 59).

Ce passage critique l'héritage colonial et ses traces qui perdurent dans la société algérienne. Les cimetières d'étrangers, au lieu de symboliser la paix, montrent que les morts continuent d'influencer le présent. L'idée de « *résurrection* » entre « *la fin du monde et un début de procès* » suggère que l'histoire coloniale n'est pas encore totalement terminée et que la quête de justice reste inachevée. L'expression « *Y en a trop ! Beaucoup trop !* » montre la frustration face à l'omniprésence de cet héritage. Enfin, la phrase « *je suis le dernier à tuer* » pourrait symboliser un dernier acte de révolte contre le passé ou la responsabilité que porte la génération actuelle face à cet héritage. Il montre que l'héritage colonial continue de peser sur le présent, empêchant ainsi de tourner réellement la page et affectant toujours l'identité collective du pays. En d'autres termes, il illustre la façon dont la mémoire coloniale demeure présente dans l'histoire de l'Algérie. Les étrangers enterrés sur le sol algérien ne sont pas de simples vestiges du passé ; ils continuent d'exister, de manière bruyante, en cherchant encore à revendiquer une place dans une histoire qui n'a pas réussi à les effacer complètement.

L'africanité, dans ce contexte, se manifeste surtout à travers la lutte contre l'influence persistante de l'héritage colonial.

2.7. Le rapport à la terre et aux éléments naturels

Le rapport aux éléments naturels est très présent à travers plusieurs passages :

« Le ciel vigoureusement bleu, le vent aussi m'ont éveillé à quelque chose de plus troublant » (Daoud, 2013, p. 34).

L'espace naturel reflète les pensées du personnage et montre son attachement à la terre algérienne.

Le soleil est une figure centrale, presque oppressive, qui rappelle L'Étranger de Camus mais aussi une relation méditerranéenne et saharienne à la lumière et à la chaleur. Le narrateur mentionne « *les étoiles nombreuses à scintiller dans le ciel* » (Daoud, 2013, p. 86), ce qui traduit une relation poétique au cosmos, fréquente dans les récits africains. La plage et la mer sont également des éléments omniprésents, liés à la symbolique du destin et de la mort dans la culture méditerranéenne. Les descriptions du citronnier, du ciel bleu et doré, et de la chaleur évoquent aussi un environnement typiquement maghrébin.

« Le citronnier faisait presque semblant de n'avoir rien vu » (Daoud, 2013, p. 62).

Cette personnification du citronnier traduit une vision animiste³ de la nature, présente dans de nombreuses cultures africaines où les éléments naturels sont dotés d'une conscience ou d'une mémoire.

« J'ai essayé de penser à des choses agréables comme aux nids de cigognes » (Daoud, 2013, p. 71).

Les cigognes, symboles naturels profondément enracinés dans l'imaginaire collectif, occupent une place particulière dans le Maghreb. Ces oiseaux, souvent associés aux cycles de la vie, sont perçus comme des porte-bonheur, un signe de chance et de renouveau. Leur présence est une image rassurante, évoquant la continuité et l'espoir.

2.8. La guerre de libération et la mémoire collective africaine

L'évocation de la guerre d'Indépendance algérienne inscrit le récit dans un contexte panafricain⁴ de luttes anticoloniales, rappelant d'autres mouvements de libération à travers l'Afrique.

« Sept ans de guerre de Libération avaient transformé la plage de ton Meursault en un champ de bataille » (Daoud, 2013, p. 63).

³ Une *vision animiste* fait référence à une croyance ou à une conception du monde selon laquelle tous les éléments de la nature (les objets, les plantes, les animaux, les montagnes, les rivières, etc.) sont dotés d'une âme ou d'un esprit. Dans cette vision, la nature et les forces naturelles sont considérées comme vivantes et possédant des qualités spirituelles.

⁴ Dans ce cadre, les récits et traditions orales ne se limitent pas seulement à une région spécifique, mais se tissent à travers divers pays et cultures, renforçant un sentiment de solidarité et d'identité partagée entre les peuples africains.

Le terme « *djounoud* » (soldats) ancre le récit dans l'histoire de la guerre de libération et dans un lexique spécifique à l'Algérie.

« Dans mon dos, des djounoud soupçonneux murmuraient encore, comme s'ils étaient au maquis alors que le pays leur appartenait déjà » (Daoud, 2013, p. 71).

De plus le drapeau algérien, marque forte d'africanité, symbolise l'indépendance et la souveraineté retrouvée après la colonisation.

« Il m'attendait, tranquillement assis sous un immense drapeau algérien tendu au mur » (Daoud, 2013, p. 71).

Enfin l'évocation du 5 juillet 1962, date de l'Indépendance algérienne, ancre le texte dans un contexte historique africain, notamment la mémoire post-coloniale et les désillusions de l'Indépendance.

« J'ai vu se consumer l'enthousiasme de l'Indépendance » (Daoud, 2013, p. 86).

2.9. L'histoire coloniale et ses répercussions postcoloniales

Le récit met en lumière les traces profondes laissées par la colonisation, notamment à travers l'opposition entre Moussa, l'Arabe tué, et Meursault, le meurtrier et personnage central du roman *L'Étranger* d'Albert Camus. Cette dualité symbolise l'effacement des identités indigènes dans la littérature coloniale, où les Algériens apparaissent souvent comme des figures secondaires, réduites au silence.

L'accès tardif à l'éducation reflète également les inégalités imposées par le système colonial. Dans le passage suivant : « *J'ai été scolarisé dans les années 1950. Un peu tard donc* » (Daoud, 2013, p. 75), le narrateur souligne comment l'enseignement, autrefois réservé aux élites et aux populations urbaines, était inaccessible à la majorité des indigènes, retardant ainsi leur intégration sociale et intellectuelle.

Enfin, l'héritage colonial se manifeste dans la langue elle-même. L'expression « *le serveur parle mal l'oranaï, mais il s'est habitué à moi* » (Daoud, 2013, p. 73), illustre le métissage linguistique propre à l'Algérie post-indépendance. La coexistence de l'arabe, du français et des dialectes locaux témoigne d'une identité hybride, marquée à la fois par l'héritage colonial et par une volonté de réappropriation culturelle.

2.10. Références culturelles et modes de vie

Les noms et les lieux mentionnés dans le récit, comme Meriem, Moussa, M'ma, et le village de Hadjout, ancrent l'histoire dans un contexte nord-africain. Constantine, ville natale de Meriem, représente l'histoire et la richesse culturelle de l'Algérie. Les coutumes et les modes de vie sont aussi soulignés, notamment à travers la relation forte entre le narrateur et sa mère, où la figure maternelle joue un rôle important tant sur le plan affectif que social. Le rituel du thé, symbole de convivialité, et la vie simple montrent un mode de vie traditionnel. Enfin, l'absence de nom de famille souligne une particularité culturelle de l'Afrique du Nord, où l'identité dépend souvent de l'appartenance à une communauté plutôt que d'un nom de famille.

3. Discussion

Le travail de Kamel Daoud lutte contre l'oubli et l'insensibilité bien illustrés tout au long du roman *L'Étranger* d'Albert Camus (2014), notamment dans la célèbre première phrase :

« Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas ».

Cette phrase qui traduit également l'absurdité et l'indifférence du narrateur face à la mort, une approche en contraste avec l'attachement à la mémoire et au deuil dans *Meursault, contre-enquête*. L'auteur réécrit alors un récit colonial pour en donner une nouvelle version, afin de réinscrire la mémoire de Moussa dans l'histoire.

« L'une des caractéristiques des sociétés postcoloniales est qu'elles vivent sous le signe de la répétition et du ressassement » (Mbembe, A. 2000)⁵.

Cette répétition à travers la réécriture postcoloniale vise ainsi à redonner une voix aux figures marginalisées par la littérature coloniale.

Notre étude montre que l'oralité et la mémoire collective jouent un rôle clé dans l'identité du narrateur. Le récit de « Moussa » s'inscrit dans une tradition africaine où l'histoire se transmet par la parole et les échanges entre générations. Cela met en avant une africanité qui dépasse le Maghreb et rejoint un héritage narratif plus large des sociétés postcoloniales.

De plus, la langue hybride utilisée dans *Meursault, contre-enquête* reflète un rapport complexe à l'héritage colonial. Kamel Daoud détourne la langue française en y intégrant des références culturelles nord-africaines, créant ainsi un texte à la fois critique et ancré dans son contexte local. Cette dualité illustre la tension entre l'appropriation de la langue coloniale et la préservation d'une identité africaine. L'espace joue aussi un rôle central dans le roman. La ville, le cimetière et la mer ne sont pas de simples décors, mais des lieux chargés de mémoire et de sens historique. Ils participent à la construction identitaire et à la transmission de l'histoire postcoloniale. Enfin, en réécrivant l'histoire coloniale, Kamel Daoud redonne une voix aux figures effacées par le récit dominant. Son roman contribue ainsi à la réappropriation de la mémoire collective et ouvre de nouvelles perspectives sur la manière dont la littérature maghrébine contemporaine reconstruit les identités postcoloniales.

Cette démarche s'inscrit alors dans une forme de littératurophilie, c'est-à-dire un attachement profond à la littérature, perçue comme un outil pour raconter l'expérience africaine, réparer les oublis de l'histoire et réaffirmer une voix africaine authentique, marquée par les blessures de la colonisation et de l'esclavage.

Conclusion

Grâce à cette étude, nous avons pu comprendre comment Kamel Daoud opère une re-lecture critique du roman de Camus, qu'il déconstruit et réécrit pour y faire entendre une

⁵ Achille Mbembe est un philosophe, historien et anthropologue camerounais. Né en 1957, largement reconnu pour ses travaux sur la décolonisation, l'histoire de l'Afrique, et la question de l'identité post-coloniale.

voix africaine. Nous avons ainsi tenté d'apporter une contribution significative aux travaux consacrés à *Meursault, contre-enquête*, en mettant en lumière un aspect parfois négligé dans les analyses de ce roman : l'africanité comme prisme d'interprétation. Dans cette perspective, nous avons proposé une lecture qui inscrit le texte dans un cadre culturel élargi, en soulignant l'importance de l'oralité, de la mémoire collective et des marqueurs culturels nord-africains.

Finalement, à notre avis, l'étude des lieux (espaces urbains, nature, mer, etc.) comme porteurs de mémoire et d'identité africaine reste peu approfondie. Il serait intéressant, comme piste de recherche future, d'explorer comment l'espace constitue un vecteur de l'africanité et comment il se charge de significations postcoloniales dans le roman.

Références

- CAHIERS d'études africaines. (s.d.). OpenEdition Journals.
<https://journals.openedition.org/etudesafriques/>
- CAMUS, A. (1942). *L'Étranger*. Gallimard.
- DAOUD, K. (2014). *Meursault, contre-enquête*. Actes Sud.
- ÉTUDES littéraires africaines. (s.d.). Persée. <https://www.persee.fr/collection/etaf>
- MBEMBE, A. (2000). *De la postcolonie: Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*. Karthala.
- MEMMI, A. (1957). *Portrait du colonisé*, précédé du *Portrait du colonisateur*. Gallimard.
- REY, A. (2005). *Dictionnaire historique de la langue française*. Le Robert.
- RICARD, A. (1995). *L'oralité africaine*. Karthala.
- SARTRE, J.-P. (1948). *Situations II*. Paris : Gallimard.
- YOURCENAR, M. (1982). « Carnets de notes de "Mémoires d'Hadrien" », dans *Œuvres romanesques*. Paris : Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade ».

Pour citer cet article

Mohammed BEBBOUKHA, Nour Elhouda DELHOUM, « Les marques d'africanité dans *Meursault contre-enquête* de Kamel Daoud », *Paradigmes*, vol. VIII, n° 03, mai 2025, p. 507-517.